

## NOTE SUR LA TRADUCTION



### Plutarque

tel qu'il est représenté dans le livre d'André Thevet,  
*Les Vrais Portraits et vies des hommes illustres grecs, latins et païens*  
Paris, 1584

**T**OUTE TRADUCTION EST PRISONNIÈRE d'une contradiction essentielle. Faire passer un écrit d'une langue à une autre, d'une culture à une autre, implique la recherche constante d'équivalents et de transpositions. Mais, à force de ramener l'étranger au familier, l'inconnu au connu, à force de viser la clarté et le naturel, on s'expose à faire disparaître du texte toute épaisseur, toute chair, tout mystère. Le risque est particulièrement grand en ce qui concerne les auteurs grecs et latins, doublement éloignés de nous, par leur langue et par leur époque, victimes de surcroît, pour reprendre le mot d'Henri Meschonnic<sup>1</sup>, d'une série d'« effacements » imposés par une longue tradition scolaire et universitaire, qui fait écran entre eux et nous. Une sorte de grisaille finit par les recouvrir : on a l'impression que ces livres traduits sont tous écrits dans la même langue, artificielle, un peu froide, un peu triste, désespérément morte.

Pour rendre à leur voix son altérité, ne plus l'annexer mais vraiment la découvrir, dans sa différence essentielle, tout un mouvement de retraduction des classiques s'est amorcé, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, et se poursuit de nos jours<sup>3</sup>. Un regard nouveau est posé sur le monde antique : au lieu de le rapprocher du nôtre, on s'efforce au contraire d'en dégager l'étrangeté irréductible. Ce travail s'accompagne d'une extrême fidélité à la lettre, voire au mot à mot<sup>4</sup>. Au risque parfois de sacrifier l'intelligibilité, de créer artificiellement de l'obscurité là où l'auteur traduit se voulait clair et explicite<sup>5</sup>.

Cette méthode concerne principalement les poètes et les auteurs tragiques dont les écrits, brefs, denses, fondés sur la rencontre entre le son et le sens, posent de manière particulièrement aiguë le problème de la traduction<sup>6</sup>. Dans quelle mesure peut-on l'appliquer à l'œuvre de Plutarque?

Il nous a semblé que l'effort devait surtout porter sur le vocabulaire. Dans la mesure où son œuvre a été considérée comme une sorte de « dictionnaire des antiquités<sup>7</sup> », Plutarque a été victime, plus que tout autre, d'assimilations hâtives, héritées d'une tradition qui méconnaissait la spécificité des réalités et des institutions grecques. Pendant très longtemps, les traducteurs ont fait de l'éphèbe un simple « jeune homme », de l'hétairie, une « camaraderie », de l'agora ou du forum des « places publiques »; ils ont parlé de « flûte » pour l'aulos, alors que l'instrument en question, doté d'une anche, ressemblerait plutôt à un hautbois ou à une clarinette<sup>8</sup>. Nous avons essayé d'éviter ces approximations, rassurantes mais dangereuses car elles présentent le monde grec comme un pâle reflet du nôtre. Aussi, au risque de déconcerter le lecteur, écrivons-nous hétéaire et non courtisane, éromène et non mignon, concours Olympiques, et non jeux Olympiques...

Quant aux effets rhétoriques auxquels Plutarque se complaît si souvent, surtout dans les comparaisons, nous avons essayé de les faire entendre, en maintenant, autant que possible, les redondances, les répétitions insistantes du même mot, les antithèses, poussées parfois, à nos yeux de modernes, jusqu'à l'absurde, qui vont jusqu'à lui faire écrire qu'un personnage « était présent » quand il fut tué<sup>9</sup>. Le texte n'y gagne pas en légèreté, mais cette pesanteur, peu adaptée au goût d'aujourd'hui, est celle de Plutarque : nous ne devons pas la censurer.

Cependant, il nous a paru dangereux de tenter une traduction trop littérale. À un mot à mot laborieux nous avons préféré la clarté dont Plutarque, si désireux de délivrer un enseignement accessible, fait lui-même l'éloge : « Le langage se transforma et se dépouilla : l'Histoire descendit de la Poésie comme d'un char et ce fut en allant à pied, grâce à la prose, qu'elle sépara la vérité de la légende; la Philosophie, s'attachant à éclairer et à instruire plus qu'à éblouir, fit ses recherches en prose, et le dieu [...], ôtant aux oracles, les vers, les grands mots, les périphrases et l'obscurité [...], n'eut en vue que d'être compréhensible et convaincant<sup>10</sup>. » Il serait contraire aux intentions de Plutarque de présenter, sous prétexte de fidélité, une retranscription minutieuse, mais obscure, de son texte. Nous nous sommes donc permis de supprimer certaines particules, qui n'ont de sens que dans la langue grecque et correspondent dans la nôtre aux signes de ponctuation<sup>11</sup>, de couper les phrases, de modifier l'ordre des mots, de faire passer de nombreux passages au discours direct, pour ne pas casser le rythme de la narration et pour éviter les pesanteurs, voire les confusions, générées par une cascade de complétives et de pronoms personnels à la troisième personne (une traduction mot à mot entraînerait, presque à chaque page, des tours rébarbatifs comme : « on rapporte qu'il lui dit qu'il voulait qu'il lui donnât »...). Comme l'écrit Marguerite Yourcenar, « nulle bonne traduction n'est jamais littérale : l'ordre des mots, la grammaire, la syntaxe, sans parler du tact du traducteur s'y opposent ». Elle ne saurait être « la photocopie d'un texte [...]. Le jeu et l'art consistent à chercher des équivalents »<sup>12</sup>. En ce qui concerne le vocabulaire, nous avons essayé, autant que possible, d'en rendre les nuances avec rigueur. Ainsi, nous avons traduit, presque systématiquement, *polis* par « cité », pour bien montrer que le mot désigne une entité politique plus que géographique, à la différence d'*asty*, la ville en tant qu'espace. Mais l'esprit de système peut conduire à des absurdités ou à des co-casseries. Quand la *polis* est opposée à la *chora* (la campagne) ou lorsqu'il s'agit de

Rome, l'*Urbs*, la Ville éternelle, la traduction du mot *polis* par « cité » ne tient pas. On retrouve la même difficulté en ce qui concerne *arété*. C'est la « vertu » des anciens Grecs et des vieux Romains et, de toute évidence, il faut garder cette traduction dans les vies héroïques des premiers temps. Mais peut-on parler sans ridicule de la « vertu » de Sylla ou de celle des troupes de Pompée? Nous avons alors employé les mots moins connotés moralement de « vaillance », de « valeur », ou de « bravoure ». Nous pourrions multiplier les exemples. De manière générale, nous sommes persuadée qu'aucun mot de la « langue source » ne peut ni ne doit être rendu automatiquement à chaque occurrence, par le même mot dans la « langue cible ». Les polysémies des différents vocables sont rarement superposables d'une langue à l'autre. Et surtout, un texte n'est pas une mécanique mais, comme son nom l'indique, un tissu : le contexte est souverain.

Telle qu'elle se présente, notre traduction n'a d'autre ambition que d'essayer d'appriivoiser ce texte, de lui donner une « auberge » pour reprendre l'image d'Antoine Berman<sup>13</sup>, ou, pour citer Plutarque lui-même, de lui « offrir l'hospitalité », de lui permettre « d'habiter et de vivre avec nous<sup>14</sup> ».

Ce travail s'inscrit, sans solution de continuité, dans une longue lignée. Plus de quatre siècles se sont écoulés depuis la première traduction française, celle d'Amyot (1559), et, de traducteur en traducteur, s'est instauré tout un jeu d'échange et d'émulation : chacun essaie de faire mieux ou autre chose que ceux qui l'ont précédé et, en même temps, hérite d'eux des idées, des intuitions, des trouvailles. Il nous est arrivé à plusieurs reprises, après avoir longuement peiné sur un passage qui nous résistait, de ressentir une véritable émotion, en découvrant comment un devancier, parfois séparé de nous par un ou deux siècles, avait résolu le problème : nous avons alors le sentiment d'une fraternité obscure mais bien réelle.

Nous ne nous sommes que très exceptionnellement reportée à Amyot ou à Dacier. La traduction la plus ancienne que nous ayons régulièrement consultée est celle de l'abbé Dominique Ricard<sup>15</sup>, dont le style, malgré quelques pudibonderies, est extrêmement pittoresque et nerveux. Vient ensuite Alexis Pierron<sup>16</sup> : son texte, fleuri, romanesque, nous a paru séduisant, même s'il est parfois un peu vieillot, redondant et inexact; Françoise Frazier vient d'en présenter, pour treize des *Vies*, une édition revue et corrigée qui nous a été fort précieuse<sup>17</sup>. Le traducteur dont nous nous sommes sentie le plus proche est Bernard Latzarus<sup>18</sup> : son travail est une merveille d'élégance, de sobriété, de netteté. Cependant, en ce qui concerne l'établissement du texte grec, l'édition de référence, sur laquelle nous nous sommes appuyée à de très rares exceptions près, est celle qu'ont donnée, aux Belles Lettres, Robert Flacelière et Émile Chambry<sup>19</sup>.

En ce qui concerne les traductions étrangères, nous avons consulté avec profit la traduction anglaise de Bernadotte Perrin<sup>20</sup> et les éditions italiennes de la collection Lorenzo Valla<sup>21</sup> et de la Biblioteca Universale Rizzoli<sup>22</sup>.

Au cours de ce travail, nous avons rencontré plusieurs difficultés liées à l'écriture de Plutarque. La principale tient au fait qu'il désigne les réalités romaines par leur équivalent dans le monde grec. Ainsi, au lieu de forum, il parle d'agora, les prêteurs se changent en stratèges, les consuls en archontes, Mars devient Arès, Jupiter Zeus. La tentation était grande de maintenir ces assimilations dans la traduction<sup>23</sup> : elles éclai-

rent le regard que la Grèce pose sur Rome et donnent une saveur supplémentaire au texte. D'autant que parfois – rarement il est vrai – Plutarque transcrit des mots latins : s'il emploie le terme grec, c'est donc un choix. Toute l'équipe s'est interrogée. Pour finir, après de nombreuses hésitations, il a été décidé de ne pas tenter l'aventure. Le lecteur moderne en quête d'informations sur le monde antique risquerait en effet d'être plongé dans la plus grande confusion par les « deux archontes » de Rome, le temple de « Zeus Capitolin » ou le « Champ d'Arès ».

Un problème assez proche s'est posé à propos du mot Libye que Plutarque emploie constamment, conformément à la tradition ethnographique grecque, pour désigner tout le pays à l'ouest de l'Égypte, sur lequel, après la destruction de Carthage, fut formée la province romaine d'Afrique. Devions-nous parler d'Afrique ou de Libye? Là encore, nous avons longuement hésité avant de nous décider pour Afrique dans les *Vies* romaines.

Par ailleurs, certains termes sont très difficiles à interpréter. C'est le cas, entre autres, de *démos*. Ce mot est employé dans les *Vies* latines pour désigner tantôt le *populus* (le peuple romain en tant qu'entité politique contrebalançant le Sénat - *Senatus PopulusQue Romanus*), tantôt la *plebs* (la plèbe, par opposition aux patriciens), tantôt le *vulgus* (la populace). L'expression *hoi aristoi n'est pas plus facile à rendre, appliquée au monde politique romain : s'agit-il des aristocrates, opposés à la plèbe, donc des patriciens? des optimates dans leur lutte contre le parti populaire? ou des boni viri auxquels s'adresse Cicéron, les hommes de bien, les meilleurs citoyens? Même difficulté pour démagogos : ce peut être, en bonne part, celui qui conduit le peuple, mais aussi, dans un sens très péjoratif, le démagogue, le flatteur des foules. Comment interpréter ce mot dans la Vie de Périclès? Plutarque est-il critique ou admiratif de son personnage?*

Le tour qui nous a le plus embarrassée est *hoi peri* qui revient très fréquemment dans le texte. Cette expression signifie littéralement « ceux qui sont autour de »; elle désigne en grec soit l'entourage de quelqu'un, soit l'entourage de la personne, incluant cette personne, soit même cette personne seule, sans son entourage. Avec le temps, c'est ce dernier emploi qui semble le plus fréquent<sup>24</sup>. Le sens que Plutarque donne à ce tour varie d'un passage à l'autre. Quand il évoque des guerres civiles, des affrontements entre des clans, il semble que derrière le « meneur » se profilent les partisans qui font sa force : Catilina et ses amis, Curion et ses hommes de main. Mais à plusieurs reprises, la personne ne peut qu'être seule : c'est le cas notamment quand Pélopidas est mis dans la confiance d'un secret que l'on cache à tous ses amis; qui pourrait bien être « autour de lui » dans la circonstance<sup>25</sup>? Faute de pouvoir adopter une traduction systématique, nous avons dû chaque fois nous déterminer en fonction du contexte.

Enfin une des caractéristiques de Plutarque est son goût pour les citations, et notamment pour les citations en vers. Ces apparitions, brèves mais fréquentes, de la poésie au cœur de la prose donnent à son texte un charme tout particulier.

Comment le rendre sensible dans le texte français? Nous avons hésité. Nous sommes parfaitement consciente des défauts inhérents à toute traduction en vers : inexactitude, gaucherie, raideur, ridicule éventuel. Alexis Pierron écrivait déjà, à propos du travail de l'abbé Dominique Ricard : « Quant à ses vers, car il avait la manie de

rimer les citations, ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'ils sont ridicules : aussi bien, il est difficile de ne se pas jeter hors du sens commun, dès qu'on essaye, poète ou non, de traduire des vers grecs en vers français, et avec la prétention de dire exactement ce qu'ils disent. »

En dépit de ces critiques et au risque de faire à notre tour de la mauvaise poésie, nous avons finalement décidé de tenter une traduction en vers. À propos du *Satyricon* de Pétrone, œuvre dans laquelle se mêlent, en une somptueuse polyphonie, morceaux poétiques et développements des plus prosaïques, René Martin écrit que, si l'on peut hésiter à traduire en vers une œuvre entièrement poétique, en revanche, « s'agissant de textes poétiques inclus dans une œuvre en prose, l'hésitation n'est pas permise : il est indispensable de les traduire en vers, faute de quoi le contraste, voulu par l'auteur, entre les deux types d'écriture, disparaît totalement, même si l'on use d'une typographie différente pour faire apparaître visuellement les deux catégories<sup>26</sup> ». Comment ne pas souscrire à un tel point de vue, surtout quand il s'agit de Plutarque, tellement conscient de l'écart irréductible entre prose et poésie qu'il a consacré un ouvrage entier à l'examen de cette question<sup>27</sup> ?

Rejoignant donc la démarche de René Martin et, pour Plutarque, celle de l'abbé Dominique Ricard, reprise par Robert Flacelière et Émile Chambry, nous avons essayé de faire entendre au lecteur le passage de la prose aux vers. Comme eux, nous avons choisi l'alexandrin. Malgré les différences irréductibles qui séparent le vers grec du vers français, le rythme de l'alexandrin est assez proche de l'hexamètre et du trimètre iambique, les deux mètres les plus fréquemment cités par Plutarque. Et surtout, sa cadence est si familière à l'oreille française que, par le jeu d'un réflexe qu'on pourrait presque qualifier de conditionné, elle signale l'entrée dans une autre forme de discours, dans un autre ton, un autre monde.

---

### Notes :

1. Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999. Voir aussi, du même auteur, *Pour la poétique, v : Poésie sans réponse*, Paris, Gallimard, 1978, p. 187-268.
2. Voir notamment les analyses de Goethe, dans *Le Divan occidental-oriental*, trad. Lichtenberger, Paris, Aubier-Montaigne, 1963, et la traduction de l'*Antigone* de Sophocle par Hölderlin.
3. Voir notamment la traduction de *l'Énéide*, par Pierre Klossowski (Paris, Gallimard, 1964), celle d'*Hécube* par Nicole Loraux et François Rey (Théâtre de Gennevilliers-Théâtre public, 1988, rééd. Paris, Les Belles Lettres, 1999), les traductions d'Euripide et de Sophocle dues à Jean et Mayotte Bollack (*Iphigénie à Aulis*, Paris, éd. de Minuit, 1990; *Œdipe roi*, Paris, PUF, 1994; *Andromaque*, Paris, éd. de Minuit, 1994; *Antigone*, Paris, éd. de Minuit, 1999).
4. L'exemple limite de cette tendance est peut-être la traduction des *Œuvres complètes* de Pindare par Jean-Paul Savignac, Paris, éd. La Différence, 1990.
5. Sur ces questions, voir George Steiner, *After Babel, Aspects of Language and Translation*, Oxford, Oxford University Press, 1975; Henri Meschonnic, *Poétique*

- du traduire, op. cit.*; Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984; Pascal Charvet, « Traduire et retraduire l'antique », *Lettres actuelles*, 3, octobre-novembre 1993, p. 17-19.
6. Voir les remarques d'Antoine Vitez dans *Le Théâtre des idées*, Paris, Gallimard, 1991, p. 287-298 (« le devoir de traduire »).
  7. Jean Sirinelli, *Plutarque*, Paris, Fayard, 2000, p. 9.
  8. Rappelons à ce propos les remarques d'André Schaeffner, *Origine des instruments de musique*, Paris, 1936, rééd. Mouton, 1968, p. 270 : « Les termes d'*aulos*, de *tibia* traduits par celui de *flûte* [donnent] une image faussement douce, édulcorée de la musique antique. [...] *Aulos* et *tibia* étaient des instruments à anche double, c'est-à-dire des hautbois avec un mordant peut-être comparable à celui de la *raïta* musulmane – instrument dont le son parfaitement aigre m'a toujours paru le seul, avec celui du tambour nègre, qui puisse être émis en de vastes espaces. » Voir également Annie Bélis, *Les Musiciens dans l'Antiquité*, Paris, Hachette, 1999.
  9. *Coriolan*, XLIII, 2. La comparaison oppose, de manière assez artificielle, la force d'Alcibiade qui n'est calomnié que lorsqu'il est absent d'Athènes, et la faiblesse de Coriolan, qui ne parvient pas à s'imposer, même lorsqu'il est présent.
  10. *Sur les oracles de la Pythie*, 406e.
  11. Voir sur ce point les remarques de Jean Humbert, *Syntaxe grecque*, Paris, Klincksieck, 3<sup>e</sup> éd. 1960, p. 368.
  12. Marguerite Yourcenar, *La Couronne et la lyre*, Paris, Gallimard, 1979, p. 36.
  13. *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, 1<sup>re</sup> éd., Trans Europe Repress, 1985; rééd. Paris, Le Seuil, 1999.
  14. *Timoléon*, Préface, 2.
  15. Paris, Pougens, 1798. Nombreuses rééditions au XIX<sup>e</sup> siècle.
  16. Paris, Librairie Charpentier, 1843-1845; nouvelle édition en 1885.
  17. Paris, GF-Flammarion, 1995 et 1996.
  18. Paris, Classiques Garnier, 1950-1955.
  19. Paris, Les Belles lettres, 1957-1979.
  20. En onze volumes chez Loeb, 1<sup>re</sup> éd., 1914-1926.
  21. Plutarco, *Vite parallele*, a cura di M. Manfredini, L. Piccirilli *et al.*, Milan, Fondazione Lorenzo Valla/Mondadori, 14 volumes parus depuis 1977.
  22. Plutarco, *Vite parallele*, a cura di L. Canfora, D. Magnani *et al.*, Milan, Rizzoli, 17 volumes parus depuis 1987.
  23. C'est le parti qu'ont adopté Michel Nouilhan, Jean-Marie Pailler et Pascal Payen dans *Grecs et Romains en parallèle. Questions romaines-Questions grecques*, Paris, Le Livre de Poche, 1999. Ils justifient ce choix p. 56-59.
  24. Ainsi, Héliodore, dans les *Éthiopiennes* (II, 1), parle de « ceux qui entourent Théagène et Cnémon » pour désigner seulement ces deux personnages; Philostrate dans la *Vie d'Apollonios de Tyane* (VI, 5), écrit « ceux qui entourent Damis » à propos du seul Damis.
  25. *Pélopidas*, X, 5.
  26. René Martin, *Le Satyricon, Pétrone*, Paris, Ellipses, 1999.
  27. *Sur les oracles de la Pythie*, 406e (le titre grec est : *Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers*).

## NOTE SUR LA TRADUCTION

---

Source : Plutarque, *Vies parallèles*, trad. d'Anne-Marie Ozanam, édition publiée sous la direction de François Hartog, Paris, Gallimard, 2001, p. 51-56.